

Yannick Lebtahi : Pourquoi cette nécessité du retour à l'Histoire et donc de ce portrait de l'historien brésilien Daniel Aarão Reis Filho ? En quoi ce travail s'articule-t-il avec le précédent ?

Erika Thomas : j'ai rencontré Daniel Aarão Reis Filho, dont je connaissais les travaux, au cours d'une émission à laquelle j'avais été conviée sur France Culture en mai 2008 portant sur « 68 au Brésil ». J'ai d'emblée été intéressée par l'intellectuel et le recul qui était le sien face à son histoire. Je me suis demandé sur quoi s'étayait cette vision critique : était-ce sa formation d'Historien qui lui permettait de parler de cette histoire en changeant de point de vue, c'est-à-dire en se décentrant ? ou était-ce, plus simplement, le temps qui était venu à bout des revendications d'alors ? Nous avons convenu d'un entretien pour réaliser cette vidéo et j'en ai été enchantée car effectivement il devenait important pour moi de recourir à l'Histoire pour comprendre la mienne que j'explorais alors dans mon précédent court métrage « *Des livres et des cendres* » s'ouvrant sur un souvenir personnel lié à la dictature. Daniel contextualise d'ailleurs, dans ce précédent travail, ce souvenir. Ce qui veut dire que cet entretien que nous avons eu le 16 juin 2008 à Paris pour réaliser ce « *Portait du rebelle en historien* » a aussi été important pour mon précédente court métrage. Dans ces deux travaux audiovisuels la question de la mémoire et celle de la gestion des souvenirs restent ouvertes et à l'appréciation du spectateur : que faisons-nous de nos souvenirs et que font-ils de nous ?

Y.L. : Je remarque que cette question de la mémoire et du souvenir est élaborée, dans ce court métrage, également d'un point de vue esthétique et formel. Peux-tu en dire quelques mots ?

E.T. : Comme tu peux le remarquer, il y a trois parties dans cette vidéo. Au début, Daniel est dans un présent qui se manifeste par la couleur. Son attitude est celle du professeur d'Histoire qui parle avec assurance d'une période qu'il a beaucoup étudiée. Pour la deuxième partie, qui démarre par ses souvenirs de jeunesse, j'ai traité le son en post-synchronisation pour induire l'idée d'une mise à distance. Daniel adopte, dans cette partie, une attitude différente. Il semble plus intimiste et le cadrage plus serré contribue à rendre, je l'espère, un peu de l'atmosphère propice à la confiance tout comme ce son qui diffère de celui de la première partie : on est « entre nous » et en même temps on est déjà dans un ailleurs personnel. Pour la troisième partie, qui marque le début de son engagement révolutionnaire, l'image vidéo est en noir et blanc et est traitée comme celle d'un vieux film où le grain est visible et cherche à se fondre avec celui des photographies présentes tout au long de la vidéo. J'ai voulu replonger les propos de l'historien dans un passé qui, quoi qu'il en soit, reste le cadre de sa parole actuelle y compris celle de sa vision critique. C'est parce qu'il a été un acteur du passé et qu'il a cherché à

se décentrer de son histoire personnelle par le biais de l'Histoire qu'il est capable d'un tel recul. Mais ce recul fait partie des choses qui étaient en germe ou en objectif à atteindre, déjà dans le passé, selon moi.

Y.L. : Il n'y a pas d'images de corps torturés, alors même que cette époque de la dictature est associée à la répression militaire et donc à l'image de ceux qui en ont souffert. Pourquoi ce choix ?

E.T. : Il n'y a ni les corps torturés ni la bande-son musicale qui accompagne très souvent ce type de vidéo, à savoir, les chansons de Vandré, Chico Buarque etc que j'adore par ailleurs. J'ai préféré illustrer l'horreur à l'aide d'une image évoquant les ténèbres et les ombres sur laquelle surgit des poings accrochés. C'est une façon plus pudique d'évoquer la douleur et de parler, en creux, de ceux qui l'ont subie sans les réduire à l'image de leur cadavre mutilé. De même j'ai choisi une musique un peu nostalgique pour marquer également la douleur nécessairement associée à cette période qui a vu naître des positionnements politiques radicaux mais qui a également été le territoire de renonciations personnelles. Enfin, c'est ce que je crois : il y a une part de soi qui a été, par contrainte, abandonnée souvent douloureusement même s'il n'y a aucun propos nostalgique ou triste chez Daniel Aarão.

Y.L. : Que représentent les cartes postales du Brésil et cette image du Che qui revient à plusieurs reprise ?

ET : Les cartes postales illustrent les messages envoyées à partir d'un ailleurs qui ici est aussi temporel. Mais la carte postale c'est aussi l'image stéréotypée que l'on a du Brésil en France. C'est l'envers de cette carte qui m'intéresse. L'envers des histoires. Quant au *Che*, il symbolise l'époque et peut-être une part inaltérable de celle-ci dans l'imaginaire occidental. De plus, le MR8, co-fondé par Daniel, est une référence directe à la date de sa mort. D'une certaine façon, il s'agit de montrer que son ombre planait alors. Et qu'il en rit peut-être ?

Y.L. : La dimension historique est venue s'imposer dans ta recherche artistique et plus théorique. En quoi cette réflexion menée sur la trajectoire d'un intellectuel engagé éclaire-t-elle ta propre démarche ?

Depuis ma thèse je travaille sur les constructions identitaires et leurs rapports avec l'Histoire et les Institutions Sociales. Ce portrait éclaire mon approche de cette problématique en donnant d'une part, la parole à un acteur de l'Histoire et un historien spécialiste de cette période; d'autre part en faisant des moments de crise (ici, la dictature au Brésil) ou d'exils des moments de réélaboration identitaire. Ce travail audiovisuel est particulier et un peu à part car il y est question finalement du pays de mon enfance, de la période qui contextualise ma naissance, explicite l'exil de mes parents et donc de ce qui constitue, de mon point de vue, le terreau de mon désir de créer et de chercher dans des élaborations artistiques et intellectuelles des lignes de fuites.

Erika THOMAS /Yannick LEBTAHI